

Bilan cinéma québécois 2016 **Se renouveler pour mieux avancer**

Charles-Henri Ramond

Number 307, March 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85259ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ramond, C.-H. (2017). Bilan cinéma québécois 2016 : se renouveler pour mieux avancer. *Séquences : la revue de cinéma*, (307), 40–41.

Bilan cinéma québécois 2016

Se renouveler pour mieux avancer

Face à une mutation profonde et inéluctable des pratiques de diffusion et de « consommation » des images en mouvement, le cinéma québécois a connu une année complexe. Mais avec près du tiers de premiers films, le cru 2016 aura tout de même démontré son dynamisme par sa capacité à réinventer son identité en proposant de nouvelles approches formelles malmenées par un contexte économique de plus en plus difficile pour qui s'écarte un tant soit peu des sentiers battus.

CHARLES-HENRI RAMOND



Jean-François Pouliot dirigeant *Les 3 p'tits cochons 2*

Il n'aura pas été nécessaire d'attendre la trêve des confiseurs pour se rendre compte que l'année 2016 aura été à bien des égards l'une des moins enlevantes de son histoire récente. Sur le plan des entrées/recettes en salles d'abord, qui, qu'on le veuille ou non, restent l'un des indicateurs les plus probants — et le seul mesurable à ce jour — pour avoir une idée de l'état de santé de notre industrie. Selon l'Institut de la statistique du Québec (ISQ), au 10 novembre, le cinéma québécois récolte moins de 5 % de parts de marché, soit une baisse de plus de 25 % par rapport à l'année précédente. Même si la comédie *Votez Bougon* a rehaussé in extremis cette valeur, on ne peut que constater à quel point l'année écoulée aura été pénible pour nos artisans, de plus en plus fragilisés, et à la merci de circuits commerciaux réduits au

strict minimum. Plusieurs productions destinées à toucher un large public, plombées par un désintérêt notable (*Nitro Rush*, *Pays*, *Chasse-Galerie*), ont obtenu des résultats nettement en deçà des attentes.

Au rang des œuvres d'auteur, on ne saurait dresser un bilan sans mentionner les conséquences de l'arrêt des activités du Cinéma Excentris à Montréal, et quelques autres salles de région. Ces fermetures sont autant préjudiciables aux cinéastes locaux qu'internationaux, qui ont dû se contenter d'à peine plus qu'un point de pourcentage, toujours selon l'ISQ. Les voix et images du monde ont eu la vie dure et ont laissé le champ libre au cinéma américain qui atteint pour sa part près de 90 % de l'assistance. Nous ne nous étendrons pas ici sur le phénomène de la consommation virtuelle, dont l'ampleur et l'impact restent encore du domaine de la

supputation, mais qui aura marqué les esprits avec le cas *Divines*, la Caméra d'or cannoise, qui n'aura droit à aucune projection sur grand écran en dehors de la France pour cause d'exclusivité à un fournisseur de visionnement sur Internet. Chez nous, 2016 aura également vu une première sortie directe en VOD avec le drame post-apocalyptique *Feuilles mortes*, qui fut distribué sur le canal d'un important câblo-opérateur dès le lendemain de sa présentation à Fantasia. Ces exemples, limités certes, indiquent néanmoins les balbutiements d'un courant sur lequel il faudra désormais compter.

Dans ce contexte en pleine mutation, le cinéma québécois aura donc tenté par tous les moyens de se rendre visible. Sans véritable satisfaction, sauf pour les comédies

Les 3 p'tits cochons 2 et **Votez Bougon**, toutes deux de Jean-François Pouliot qui enchaîne un troisième « blockbuster » d'affilée après **La Guerre des tuques 3D** en 2015. Le troisième « carton » de l'année va à **1:54** de Yan England. En dehors de ces réussites aux attraits que l'on peut qualifier de populistes, 2016 a surtout été caractérisée par l'acte de résistance dans lequel se sont lancés bien malgré eux nos artisans indépendants, restreints pour la plupart à un écran de secours: la Cinémathèque québécoise. De la trentaine de documentaires distribués hors du circuit des festivals, les portraits de personnalités plus ou moins célèbres se sont nettement dégagés, permettant de faire renaître le talent méconnu de Bernard Maris dans **Oncle Bernard** de Richard Brouillette, de Vincent Warren dans **Un homme de danse** de Marie Brodeur, du « déprogrammeur » américain Ted Patrick dans l'intrigant **Deprogrammed** de Mia Donovan, de l'artiste André Montpetit dans **Sur les traces d'Arthur**, et de l'architecte Roger D'Astous, pour ne citer que ceux-là. Les préoccupations du Québec contemporain ont également eu droit à une forte représentation avec des films comme **Le chantier des possibles** d'Ève Lamont ou **Parfaites** de Jérémie Battaglia, tandis que d'autres (**India Space Opera** de Korbett Matthews, **Le peuple interdit** d'Alexandre Chartrand, **In Pursuit of Peace** de Garry Beitel, entre autres) nous ont offert un regard percutant sur des problématiques internationales majeures.

De cette quantité de styles et de touches, plus ou moins originales, quelques propositions ont réussi leur difficile pari d'allier leur nécessaire mission informative avec une démarche cinématographique délicate et intimiste. Des habitations à loyer modique de St-Michel, Pascal Sanchez et ses **Vaillants** ont brillamment su valoriser l'abnégation de travailleurs sociaux, combattants de l'ombre, impliqués dans la longue bataille contre l'exclusion. Moins optimiste, **Manoir** de Martin Fournier et Pier-Luc Latulippe dénonce une certaine forme d'abandon progressif de l'État québécois dans la protection de ses citoyens, en l'occurrence des personnes atteintes de troubles psychologiques, obligées de se contenter d'un motel décrépi comme centre d'accueil. Mais les projets immobiliers auront raison de l'endroit, forçant les résidents à changer de lieu et d'habitudes. Mise en images grâce à une esthétique fictionnelle résolument à l'écart de la norme documentaire, cette critique ouverte envers la loi du marché a de quoi faire froid dans le dos. Pour sa part, Steve Patry est retourné filmer le quotidien d'une institution carcérale, celle de **Waseskun**, pour nous livrer un émouvant portrait de détenus autochtones et de leur rédemption par la spiritualité et l'introspection. Enfin, ajoutons au chapitre des belles surprises de 2016, le **Callshop Istanbul** de Hind Benchechroun et Sami Mermer. Dirigeant leur regard vers l'international, comme ils l'avaient fait dans leur précédent et superbe **Les tortues ne meurent pas de vieillesse**, ils nous offrent un point de vue sans détour sur la complainte des migrants, laissés pour compte dans un pays aux confins de toutes les cultures.

Au rang des fictions, quelques valeurs sûres ont retrouvé le chemin du grand écran avec un inégal succès (Denis Côté, Xavier Dolan, André Forcier, Kim Nguyen), et ont confirmé l'important renouvellement de notre « pool » de réalisateurs, dont plus du tiers en était à leurs premiers pas dans le long métrage. Nombreux



Wakesun

Pour sa part, Steve Patry est retourné filmer le quotidien d'une institution carcérale, celle de **Waseskun**, pour nous livrer un émouvant portrait de détenus autochtones et de leur rédemption par la spiritualité et l'introspection.

sont ceux qui ont trouvé dans le Festival du nouveau cinéma une plateforme de lancement indispensable à leur visibilité (récapitulatif dans notre dernière livraison). À ce chapitre, nous avons dit tout le bien que nous pensions des films signés Vincent Biron (**Prank**), Karl Lemieux (**Maudite poutine**), Charles-André Coderre et Yann-Manuel Hernandez (**Déserts**), auxquels s'ajoute celui de Chloé Leriche, **Avant les rues**, dont la spirituelle réinsertion d'un jeune amérindien au contact des traditions ancestrales aura réussi à se faire une belle marque ici et ailleurs (lire le texte de Julie Demers paru dans le numéro 300). Des voix naissantes apportant avec elles un renouveau des styles et des points de vue et que nous suivrons avec attention dans les mois à venir. 📍